LA POINTE AU MAUVAIS IROQUOIS

NOUVELLE HISTORIQUE CANADIENNE

Dédiée à l'historien des "Canadiens-Français," M. B. Sulte

Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir ce pauvre récit d'un fait d'armes, mentionné quelque part dans l'histoire de notre beau Canada. "Heureux, disait quelqu'un, le peuple qui n'a pas d'histoire !" Vous avez compris, vous, monsieur, toute l'insanité de cette exclamation ; et, montrant dans l'histoire d'un peuple sa vaillance, ses qualités, ses vertus, vous avez soulevé le voile abritant la Providence, par laquelle agissent les nations.

Vous avez rappelé que le peuple canadien est une branche — si j'ose m'exprimer ainsi — de cette héroïque France dont on dira longtemps encore : "*Gesta Dei per Francos* !"

Vous faites aimer ce beau pays du Canada, si bien dénommé : Nouvelle France ; ce cri de : "Vive le Christ qui aime les Français," peut s'appliquer ici, et je dirai : "Vive le Christ qui aime les Français Canadiens !"

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance du respectueux dévouement de

Votre humble serviteur,

FIRMIN PICARD.

Montréal, octobre 1895.

Au nord du lac du Petit Nomingue, le touriste qui égarerait là ses pas remarquerait, non sans certaine surprise, une pointe s'avancant dans le lac et portant des vestiges de fortifications. Aboutissant à cette pointe, une jolie chaussée bordée de pins séculaires symétriquement disposés et du plus bel effet. L'Européen ni le Canadien, n'ont cependant résidé en ces endroits depuis Jacques Cartier.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, alors que nos pères luttèrent pour la vie, trahis par les uns, abandonnés par les autres, ayant à combattre des ennemis de toute nature, deux tribus célèbres se disputaient la prééminence en ces lieux.

Les Iroquois, soutenus par l'anglais ou hollandais et excités contre les Français, ne perdaient aucune occasion de faire à ceux-ci tout le mal possible. Rusés, méchants, infatigables, ils harcelaient les colons disséminés dans les campagnes, enlevant les troupeaux, pillant les demeures dont les maîtres étaient aux travaux des champs, anéantissant les moissons sur le point d'être récoltées, en un mot, semant sur leur passage la ruine et la désolation.

Les Algonquins, au contraire, aux mœurs beaucoup plus douces, grande tribu bien policée, ayant gardé dans leurs traditions des souvenirs de la religion chrétienne apportée à leur peuplade vers le VIII^e ou le IX^e siècle par les Danois (*), les Algonquins furent les alliés constants des Français, et leur rendirent le plus de services qu'ils purent. Aussi, ces deux tribus se firent-elles, dès l'arrivée des premiers Français au Canada, une guerre acharnée.

Longtemps, la vaillance proverbiale des sauvages fit pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : mais le résultat final de ces combats sans merci, fut l'anéantissement presque total des deux peuples.

Un jour, un fort parti d'Iroquois—deux mille hommes environ—surprit un corps d'Algonquins de quinze cents hommes. Ceux-ci firent des prodiges de valeur. Refoulés à diverses reprises sur la côte Est du lac du Petit Nomingue, ils reviennent à la charge en

(*) Voir aux Archives du Vatican, la nomination au IX^e siècle, d'un évêque pour le Vinland (pays du vin, à cause de la grande quantité de vignes sauvages sur les bords du Saint-Laurent et de ses affluents).

Le Vinland s'étendait depuis le Labrador en suivant la rive nord du fleuve vers les grands lacs, jusque vers New-York.

Voir aussi Archives de Turin.

poussant leur cri de guerre. Chaque coup, dirigé d'une main sûre, est un coup mortel, les cadavres jonchent le sol, la masse de sang forme une boue rouge dans laquelle maint combattants glissant, se voit frapper avant d'avoir pu se redresser. Ce ne sont que poussées de part et d'autre. Toutes les ruses de ces fils des bois sont employées par chacun.

Entre tous se distingue, du côté des Algonquins, un homme jeune encore, d'une vigueur, d'une agilité surprenante : sa coiffure indique un chef, et certes, il mérite de l'être ! Sa voix domine celle des combattants ; il est partout où les siens paraissent faiblir. On le voit bondir à droite, où son passage sème la terreur : les Iroquois fuient à son approche. Sans qu'on puisse savoir par où il est passé, le voici à gauche, où il rallie les Algonquins presque débandés. Il est dégouttant de sang, il paraît une incarnation de la Mort, nul ne résiste à ses coups—et lui-même semble invulnérable!— Oh ! il porte bien son nom de Bison-Rouge !

Du côté des Iroquois, le Renard-Agile, chef lui aussi, fait des merveilles. Son nom indique son système de combat : à l'attaque franche et droite, il oppose la souplesse, la ruse du renard. Il semble fuir le Bison-Rouge, tandis que celui-ci amoncelle les cadavres dans l'espoir d'atteindre son ennemi. Dans cette mêlée corps à corps, le chef Iroquois ne manque pas un coup—mais c'est toujours un coup de traître. A l'Algonquin bondissant sur un adversaire prêt à frapper, il donne, de flanc ou par derrière, un coup du terrible tomahawk, et, chaque fois, c'est un mort. Ils seraient bien faits pour se mesurer, ces deux chefs ! Jeunes, beaux, agiles, braves l'un et l'autre, quelle lutte épique s'ils se rencontraient !

Mais toujours le Renard-Agile évite son antagoniste. Il se dérobe. Il est partout à la fois ; mais, à l'encontre du Bison-Rouge, on ne le voit nulle part, on ne le sent qu'à ses coups.

Il y a, parmi ses hommes, un homme remarquable par sa haute stature, sa force de taureau, et dont l'apparition seule fait reculer les Algonquins. C'est l'Ours-Brun. Il est l'opposé de son chef : il va droit devant lui, moissonnant sur son passage comme le faucheur fait tomber les fleurs des prairies à la saison d'été. Il passe : c'est un sillon de cadavres sur sa droite et sur sa gauche. On peut suivre sa trace : c'est un sentier bordé de corps tordus dans les derniers spasmes d'une agonie terrible et rapide. Il tue d'un coup, et tous ces yeux grands ouverts dans leur étrange fixité, des cadavres alignés sur son chemin, indiquent une sorte de terreur en même temps que la haine à son paroxysme.

Des heures a duré le carnage. Le soleil franchit la seconde moitié de son étape, et l'on tue toujours !

Les survivants, couverts de sueur, de sang et de boue, ont l'aspect de démons ; les sons sortant de leurs gosiers ne sont plus que des sons rauques, plus semblables au rugissement des fauves qu'à un cri humain.

Les Algonquins, habitués déjà à la tactique des Européens avec lesquels ils combattent souvent, ont remarqué un point faible chez les Iroquois ; mais, pour y atteindre, il faut traverser une crique dont l'un des côtés est formé précisément par la pointe s'avancant dans le lac, pointe dont nous parlions au commencement de ce récit. Le Bison-Rouge a saisi l'à-propos d'une diversion par là. Rapidement, il donne ses ordres ; une trentaine d'hommes se détachent sans le faire paraître, rampent dans les hautes herbes, se jettent à la nage, et, silencieux, s'approchent de la pointe. La muraille dont on voit aujourd'hui les restes, les oblige à se diriger vers un point précis d'atterrissement, mais où ils ne peuvent passer plus de deux de front.

Ils prennent successivement pied ; le succès de cette audacieuse entreprise est certain... quand tout à coup, se dresse devant les premiers arrivés un homme de haute stature. Son cri de guerre est celui des Iroquois, auquel répond le cri des Algonquins. Qu'ont-ils besoin de se cacher encore ? Les Algonquins se précipitent sur l'Iroquois, dans qui ils ont reconnu l'Ours-Brun. Ce n'est point trop de deux contre un adversaire aussi redoutable. Il outrage à la croyance des Algonquins, convertis par les Robes Noires, et les traite de femmes lâches, de chiens poltrons, de loups hurlants. Il leur dit d'appeler leur Grand Esprit à leur secours : son Manitou saura le protéger contre eux tous. Il profère toutes sortes de blasphèmes, auxquels les Algonquins répondent par un nouveau cri de guerre.

Ils tiennent leurs casse-têtes prêts à frapper : mais lui, rapide comme l'éclair, lance le sien retenu au poing par une souple liane ; son adresse est telle, que le tomahawk va, en sifflant, s'abattre sur le crâne du premier Algonquin. L'arme meurtrière décrit une nouvelle courbe : le second Algonquin gît râlant aux pieds du colosse. En vain, les alliés des Français veulent-ils venger leurs camarades morts : gênés par la muraille, ils ne peuvent frapper, tandis que l'Iroquois frappe sans relâche, et chaque coup qu'il porte, ajoute un cadavre aux autres cadavres. Les Algonquins ne veulent point s'avouer vaincus par un seul homme. Ils se ruent, se poussant l'un l'autre : leur seule tactique, c'est de l'accabler par le nombre et le plus rapidement possible. L'Ours-Brun voit ses mouvements paralysés : il ne peut plus agir. Eux, frappent à tort et à travers, comme ils peuvent. Il a la poitrine et les bras labourés par les pointes des tomahawks, il va périr ! Une fois encore, et comme en un appel désespéré, a retenti son cri de guerre. Le Renard-Agile l'a entendu : à la tête de cinquante de ses hommes, il bondit, il vole au secours de son vaillant compagnon. Un dernier effort de l'Algonquin tombé sur l'Ours-Brun : celui-ci a vécu !...

Les Algonquins sont refoulés dans le lac, où les Iroquois les achèvent.

La bataille n'a point cessé pour cet incident. Le Bison-Rouge entraîne les siens : malgré leur infériorité numérique, les Algonquins frappent. De part et d'autre, c'est une tuerie, c'est une boucherie ! A peine s'il reste, de chaque côté, un tiers des hommes sans blessures.

Semblables aux Euménides, les chefs excitent leurs combattants tout en fauchant autour d'eux. Le brave Bison-Rouge, bien des fois enveloppé par des partis d'Iroquois, se dégage à chaque coup par des prodiges de force. Mais le sang coule des nombreuses blessures qu'il a reçues et le rendent méconnaissable. En vain, par de puissants efforts de volonté, cherche-t-il à continuer : il chancelle, il va tomber, c'en sera fait de lui ! Les Algonquins l'ont vu : ils ne sont plus que quelques-uns valides ; ils entourent leur jeune chef si courageux, au moment précis où, ses forces le trahissant, le pauvre Bison-Rouge tombe évanoui...

Les Algonquins n'ont-ils pas vaillamment fait leur devoir ? A quoi bon poursuivre la lutte ? Ils emportent leur chef inanimé, et se replient en bon ordre vers le bois. Les Iroquois n'osent pas les suivre.

La tribu des Algonquins qui vient d'être presque anéantie, avait son campement vers le Sud-Est du lac Petit Nomingue. Les Iroquois vainqueurs, décident d'anéantir le village algonquin et d'emmener les femmes et les enfants. Il l'envahissent bientôt, en poussant leur féroce cri de guerre.